

Cultures et outils agricoles en pays soninke (Gajaaga et Gidimaxa)

COMPLÉMENT À « LA CALEBASSE ET LA HOUE »
d'A. LERICOLLAIS, J. SCHMITZ

Monique CHASTANET
Sociologue ORSTOM

Cette étude a été menée au *Gajaaga* (région de Bakel, haute vallée du Sénégal) et au *Gidimaxa* (région de Sélibaly, à 40 km au N.-E. de Bakel, Mauritanie) (cf. fig. 4). La majeure partie des populations soninke, implantées dans les zones sahéliennes du Mali et de la Mauritanie, pratiquent essentiellement des cultures d'hivernage. Mais dans les villages de la vallée, le système de production agricole se caractérise par l'association de cultures sous pluie et de cultures de décrue en saison sèche (cf. tabl. 1). Ces dernières occupent toutefois une place moins grande qu'au *Fuuta Tooro* à cause de l'encaissement de la haute vallée : il s'agit surtout d'un complément aux cultures d'hivernage, relativement bien assurées (moyenne de 712 mm de précipitations à Bakel de 1931 à 1960 (1)). Dans l'intérieur du *Gidimaxa*, les villages situés près de marigots importants, comme le *Nyoorde* (Niordé) ou le *Xaara-xooro* (Karakoro), disposent également de terres de berge (*falo*) cultivées en décrue. Dans tous les villages, de la vallée comme de l'« intérieur », il existe aussi des terres de bas-fonds (*rage* et *parawolle*), appelées dans leur ensemble *ji-n-killu* (« les chemins de l'eau »), qui peuvent être inondées, de quelques jours à deux semaines, par les eaux de pluie et de ruissellement : elles sont cultivées après le retrait des eaux selon les mêmes techniques que les champs d'hivernage simplement arrosés par la pluie. Parmi ces terres, les plus profondes, dénommées *xaare* (mare), sont cultivées par les femmes en riz inondé pendant la saison des pluies, à condition que l'eau y séjourne plusieurs semaines. Certains termes agricoles utilisés au *Gajaaga* et au *Gidimaxa* ont sans doute

été empruntés au pulaar, surtout au niveau des terroirs de décrue (*falo*, *kollanga...*), mais il existe aussi un vocabulaire proprement soninke. Par exemple au terme pulaar *waalo* correspondent les expressions soninke *ji-n-batte*, « la trace de l'eau », ou *ji-n-kalle*, « la mort par l'eau », ceci évoquant la destruction des plantes adventices par l'inondation.

Le travail agricole est organisé au niveau de la famille étendue patrilinéaire (*ka*) qui constitue l'unité de production, de consommation et de résidence. Hommes et femmes cultivent séparément selon des modes d'organisation distincts (cf. tabl. 2). Les premiers répartissent leur travail en hivernage entre les « grands champs » (*te-xoore*) et les « champs individuels » (*salluma*). Les frères, fils et neveux du chef de famille, le *ka-gume*, cultivent le « grand champs » cinq jours sur sept de 7 h à 14 h. Le reste du temps est consacré aux « champs individuels » tandis que le chef de famille continue à travailler sur le *te-xoore* (2). En décrue, il n'existe que des « grands champs », la raison mise en avant pour expliquer l'absence de « champs individuels » étant la faible superficie de ces terroirs. Pour une description plus précise de ce système, nous renvoyons à l'étude de POLLET G. et WINTER G. : 377-400 (3). En ce qui concerne les cultures féminines, l'organisation est sensiblement différente : pour l'arachide, chaque femme mariée a une parcelle individuelle qu'elle cultive avec l'aide de ses filles célibataires. Celles-ci ont en outre leur propre parcelle sur laquelle elles travaillent après 14 h : elles se regroupent d'abord dans celle de l'aînée puis cultivent celle de la suivante, etc., chacune disposant librement de sa récolte. On

(1) Normales climatologiques du Sénégal. ASECNA. République du Sénégal, Dakar, 1963.

(2) Nous n'aborderons pas ici le problème de la main-d'œuvre servile.

(3) POLLET (E.) et WINTER (G.), *La société soninke (Dyahunu, Mali)*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1970, 566 p.

TABLEAU I
Répartition des principales cultures selon le terroir

		Cultures masculines			Cultures féminines	
		yille (sorgho)	yille (petit mil)	makka (maïs)	maaro (riz)	tiga (arachide)
<i>xaaxu-du-n-nyinye</i> (terre d'hivernage)	<i>xaaxu-du-n-teeni</i> (champs d'hivernage)	X	X	(X)		X
cultures sous pluie ou inondées en hivernage	<i>foonde ou dunde</i> (haute levée)	X		X		
	<i>xaare</i> (mare) (<i>ji-n-kille</i> , le chemin de l'eau)				X	
<i>ji-n-batte</i> (la trace de l'eau)	<i>kollanga</i> (cuvette)	X				
cultures de décrue en saison sèche	<i>falo</i> (berge)			X		

(X) localisation peu fréquente

retrouve donc une organisation comparable à celle des hommes (les termes *te-xoore* et *salluma* étant d'ailleurs employés pour les champs d'arachide des femmes) mais sous une forme plus individualisée puisque le *te-xoore* revient ici à une femme mariée et jamais à l'ensemble des femmes de la famille. Pour le riz et les autres cultures féminines (indigo, coton, légumes), chaque femme mariée aidée de ses filles célibataires exploite un seul « grand champ » sans qu'il existe de « champs individuels ». Les femmes ne cultivent pas en saison sèche, à l'exception de petits champs de légumes sur les berges, mais elles participent à certains travaux sur les champs de décrue des hommes.

Cette division sexuelle du travail n'empêche pas l'existence de formes de coopération entre hommes et femmes, pour certaines opérations culturales en particulier (cf. tabl. 3). Les femmes peuvent se faire aider lors de la préparation des champs ou de la récolte des arachides, en général les femmes mariées par leur mari ou des frères de celui-ci, les filles célibataires par leurs frères (au sens large du terme). Les femmes mariées et célibataires participent aux semis en culture de décrue et éventuellement sur

des champs d'hivernage si les premiers semis ont été détruits par l'eau ou la sécheresse et que de nouveaux doivent être effectués rapidement. Les femmes s'associent également aux hommes pour les récoltes de mil et de maïs, dans la famille de leur mari et dans leur famille paternelle, même une fois mariées. Elles reçoivent alors une part de la récolte (*sanjan-yille*).

La répartition sexuelle du travail agricole telle qu'elle est présentée ici se réfère en réalité à une situation dépassée depuis une quinzaine d'années : les cultures féminines d'arachide et de riz ont beaucoup régressé à cause de la sécheresse (1) et de la participation croissante des femmes à la culture du mil et du maïs, liée à l'émigration masculine. Pour les mêmes raisons, les « champs individuels » des hommes occupent moins de place que par le passé, le chef de famille concentrant plutôt la force de travail disponible sur les « grands champs ». Pour les cultures de mil ou de maïs que les femmes font actuellement, en général à côté du champ de leur mari ou d'un frère du mari, elles s'organisent comme sur leurs champs de riz ou d'indigo : il s'agit donc seulement de « grands champs » qu'elles travaillent avec l'aide de

(1) A l'heure actuelle, les sols sableux sur lesquels on cultive l'arachide sont souvent trop secs et les mares sont rarement inondées.

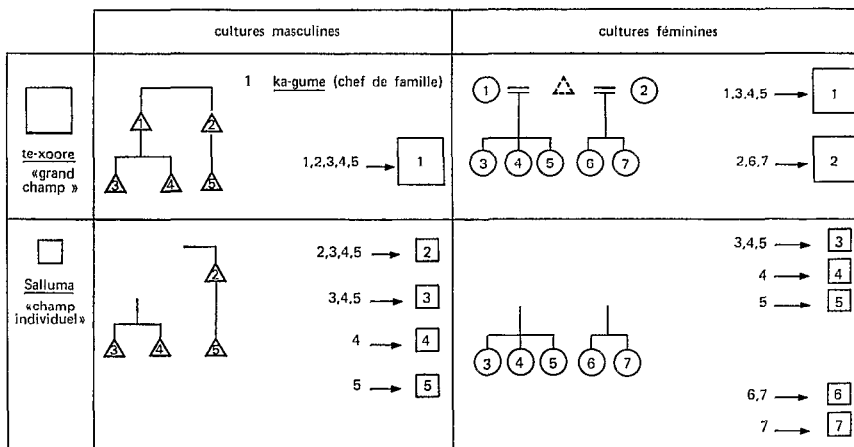
TABLEAU 2 a

Organisation familiale du travail agricole : « grands champs » et « champs individuels »

		Cultures masculines			Cultures féminines	
		yille (sorgho)	yille (petit mil)	makka (maïs)	saaro (riz)	tiga (arachide)
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/> <i>te-xoore</i> ("grands champs" + <i>salluma</i> ("champs individuels"))					
<input type="checkbox"/>	<i>te-xoore</i> seulement					
<i>xaaxu-du-n-nyilinye</i> (terre d'hivernage)	<i>xaaxy-du-n-teeni</i> (champs d'hivernage)	<input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/>
	<i>foonde ou dunde</i> (haute levée)	<input type="checkbox"/>		<input type="checkbox"/>		
	<i>xaare</i> (mare)				<input type="checkbox"/>	
<i>ji-n-batte</i> (la trace de l'eau)	<i>kollanga</i> (cuvette)	<input type="checkbox"/>				
	<i>falo</i> (berge)			<input type="checkbox"/>		

TABLEAU 2 b

Organisation familiale du travail agricole : répartition de la force de travail



leurs filles célibataires. Au *Gidimaxa*, la culture du mil par les femmes semble plus ancienne que dans la vallée : c'était surtout du petit mil *suuma*, abandonné aujourd'hui pour des variétés hâtives de sorgho, *feela* et *nyeniko*, à cause de la sécheresse (1).

On remarque également une évolution au niveau des outils agricoles. Nous n'étudierons pas ici les outils de décrue qui sont semblables à ceux du

Fuuta Tooro : la houe à long manche, *jappaade* (*njinndaangu* en pulaar) et le pieu plantoir, *doppaade* (*luugal* en pulaar), outils qui ont sans doute été empruntés au milieu haalpulaar mais dont l'appellation est vraisemblablement soninke. Mais notons tout de même la quasi-disparition à l'heure actuelle du *jappaade* et du *doppaade* dans les villages soninke, à cause du recul ou de l'abandon de ces cultures. Pour

(1) Le petit mil *suuma* était cultivé sur des sols sableux qui dessèchent trop vite à l'heure actuelle (c'est le même problème que pour l'arachide) tandis que les variétés hâtives de sorgho sont cultivées dans les bas-fonds qui retiennent davantage l'humidité.



PHOTO 1. — *Saxaade* (houe à semer) et *Ippa-n-rolle* (calebasse contenant les graines)

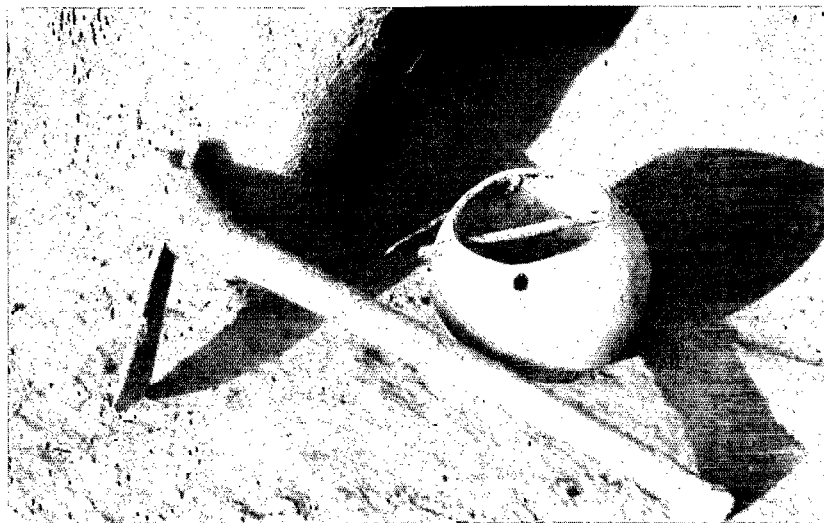


PHOTO 2. — *Sewuta* (houe à semer) et *Ippa-n-rolle*



PHOTO 3. — *Koja* et *fanli* (houes)

TABLEAU 3
Opérations culturales, division sexuelle et coopération masculine/féminine

	Cultures masculines		Cultures féminines	
	mil et maïs d'hivernage	mil et maïs de décrue	maaro (riz)	tiga (arachide)
1) préparation des champs :				
SAGANDE, défrichage	Δ	(Δ)	(Δ)	(Δ)
GOOLYE, désherbage en culture d'hivernage	Δ			○ (+Δ)
JALLANDE, désherbage en culture de décrue		Δ		
SANGALLUNDE, clôturer les champs	Δ	Δ	○	
KOBINDE, labour				
2) semis :				
TIFINDE, semis	Δ	Δ+○	○	
TIFINDE + KOBINDE, semis + labour				○
3) entretien des cultures :				
SOXOYE, sarclage	Δ	Δ		○
DUQUTANDE, démarrage	Δ	Δ	○	
LORINDE, repiquage	Δ		○	
JINGI-KAREYE, délimiter les champs par des haies mortes d'herbes			○	○
4) gardiennage :				
TANGAHDE	Δ(+○)	Δ(+○)	○(+Δ)	○(+Δ)
5) récoltes :				
SANJAANE (par blocs de culture et par quartiers)	Δ+○	Δ+○	○	○+Δ

(Δ) opération ou participation occasionnelles

TABLEAU 4

Les houes d'hivernage en pays soninke : morphologie, fonctions et évolution.

— : outils contigus ; { : outils alternatifs ; 1 : outil ancien ; 2 : outil introduit dans les années 1940 ; Ga. : Gajaagu ; Gid. : Gidimaxa

HOUES		HOMMES	FEMMES	POSITION	OPERATIONS CULTURALES	FONCTIONS
HOUES A SEMER	1. SAKAANDE	X		courbée	Semis et repiquage (<i>tifinde</i> et <i>korinde</i>) (peut être utilisé comme <i>kou-sowade</i> en fixant la lame à l'autre extrémité du manche)	Faire un trou (pieu plantoir)
	2. SEWUTA ou SEWUTA-K-RENNE ou TIFI-SEWUTA (différent de <i>Sewuta-koore</i>), Ga.j., ou SOLI, Gid. utilisé pour le banco	X	(X)	courbée courbée	semis et repiquage (<i>tifinde</i> et <i>korinde</i>) labour du champ de riz (<i>k-binde</i>)	Faire un trou (pieu plantoir) creuser (pioche)
TOMBU (Houes)	1. TONGE-KUWA	X		très courbée	Sarclage (<i>sowaye</i>)	Gratter (houe)
	2. BIFI-CONNE, (Ga.j.), ou MUSU-DARA (Gid.)	X		courbée	Sarclage (<i>sowaye</i>)	Gratter (houe)
	2. KOJA (ou KOLO en Bambana)	X		moins courbée	Sarclage (<i>sowaye</i>)	Gratter (houe)
	2. DIBONJE, (Ga.j.)	X		courbée	Arrachage des arachides (<i>tiga-jirind</i> ou <i>tiga-rusinde</i>)	Creuser (pioche) et retourner (bêche)
	FANTI-N-RENNE		X	courbée	semis et sarclage des arachides (<i>tifinde</i> et <i>sowaye</i>)	Faire un trou (pieu plantoir) et gratter (houe)
FANTI-KOORE		X	courbée	labour du champ de riz (<i>k-binde</i>)	Creuser (pioche)	

Emmancement :

<p>SAXAADE</p>		<p>à douille</p>
<p>TIFI-SEWUTA</p>		<p>à soie</p>
<p>TONGE-KUWA</p>		<p>à soie</p>
<p>BIFI-GONME</p>		<p>à soie</p>
<p>KOJA</p>		<p>à soie</p>
<p>DIBONDE</p>		<p>à douille</p> <p>(ouverture de la douille tournée vers l'extérieur)</p>
<p>FANTI-N-RENME</p>		<p>à douille</p>
<p>KUN-SOXAADE</p>		<p>à soie</p>

FIG. 1. — Outils aratoires en pays soninke

les semis de berge (*falo*) encore relativement pratiqués, alors que les cuvettes (*kollanga*) ne sont généralement plus cultivées depuis plusieurs années, on remplace le *doppaade* par le *kun-soxaade* (de *kunme*, trou et de *saxaade*, une houe à semer) après en avoir retiré la lame.

Il s'agit d'un pieu plantoir composé d'un manche droit long d'environ 1,50 m, muni d'une lame droite, fixée par une douille dans l'axe du manche, utilisé pour creuser des trous et planter des piquets. Quant aux houes d'hivernage, de nouvelles sont apparues depuis quelques décennies.

Hommes et femmes utilisent généralement des outils différents (cf. tabl. 4 et fig. 1). Pour les premiers, les anciennes houes à semer et à sarcler sont respectivement, le *saxaade* (de *soxo*, cultiver) (cf. photo n° 1) et le *longe-kuwa* (de *longe*, houe et de *kuwa*, douille), toutes deux à emmanchement à douille et s'utilisant dans une position très courbée. Grâce à cet emmanchement, le cultivateur pouvait réparer lui-même l'outil dans les champs si le manche venait à casser, en en fabriquant lui-même un autre sur place. Pour le semis, le *saxaade* est tenu dans la main droite tandis que le cultivateur tient dans la main gauche une petite calebasse remplie de graines (*tippa-n-xolle*), qu'il fait tomber dans les poquets en les saisissant entre le pouce et l'index.

Dans les années 1940, de nouvelles houes ont été introduites par les jeunes à leur retour du Bunndu ou de haute Gambie où ils avaient cultivé l'arachide :

— Une houe à semer, le *sewuta*, plus lourde que le *saxaade*, à emmanchement à soie, dont la lame est plus longue et plus résistante : elle permet d'enfoncer davantage les graines, à l'abri des prédateurs et au niveau d'un sol plus humide, ce qui représente un atout important si les pluies tardent après les semis (cf. photo n° 2). L'adoption très large de cet outil est sans doute significative d'une péjoration du climat. On l'utilise avec le *tippa-n-xolle* de la même manière que le *saxaade*.

— Des houes à sarcler, en premier lieu le *bifi-gonme* (de *bifi*, courbé et de *gonme*, ventre), appelé

aussi *musu-daba* (« la houe de la femme » en bambara), puis le *koja* (ou *kolo* en bambara), tous deux à emmanchement à soie (cf. photo n° 3). Ils permettent de cultiver en position moins courbée, le *koja* surtout, et de travailler plus rapidement. L'usage de deux expressions bambara pour les désigner indique peut-être leur origine : ces outils pourraient avoir été introduits au Sénégal et en haute Gambie par des navétanes venus du Soudan. Avec leur emmanchement à soie, ces houes ne peuvent être réparées que par un forgeron si leur manche vient à casser.

— Le *dibonje*, utilisé pour l'arrachage des arachides, semble avoir été introduit à la même période, dans les villages soninke de la vallée seulement. Il possède une lame emmanchée à douille dont l'ouverture est tournée vers l'extérieur (fig. 1).

Nous n'avons pas noté de changement pour le *fanti*, houe dont se servent les femmes pour semer, sarcler et labourer (cf. photo n° 3). C'est l'outil qui apparaît comme le plus polyvalent ; on peut cependant distinguer le *fanti-n-renme* (petit *fanti*), utilisé pour semer et sarcler sur sols légers et le *fanti-xoore* (grand *fanti*), pour labourer les sols lourds. Une différence de quelques centimètres affecte leur taille. Le grand *fanti* peut être remplacé à l'heure actuelle par le *sewuta*, que les femmes empruntent à un homme de la famille.

Tandis que le *saxaade* est toujours utilisé, surtout par les vieux, à côté du *sewuta*, on ne trouve plus de *longe-kuwa* au Gajaaga comme au Gidimaxa, si ce n'est de vieilles lames hors d'usage. Le *bifi-gonme* (ou *musu-daba*) est devenu également très rare. Les nouvelles houes à semer et à sarcler pourraient avoir permis une amélioration de la production, en accélérant le rythme du travail et en diminuant sa pénibilité, mais nous n'avons recueilli aucune donnée probante à ce sujet et s'il y eut une réelle amélioration, a-t-elle été perceptible dans le contexte d'émigration de la force de travail qui caractérise le pays soninke ?

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'ORSTOM le
3 septembre 1984